

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph FUMEAUX

Echos du Collège :
Une mort tragique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 23-27

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UNE MORT TRAGIQUE

Le voyageur qui se rend aux Diablerets par le versant valaisan, quelques heures après avoir quitté la plaine, voit surgir tout à coup, devant ses pas, un petit village d'une exquise coquetterie ! Il est là, posé sur sa butte, entouré d'une riche verdure et d'arbres fruitiers, comme un oiseau dans son nid de mousses.

Si vous entrez par le bas, vous serez charmé de voir, au-dessus de vous, piquées aux blanches façades des maisons des treilles à l'exubérant feuillage, chargées de grappes nombreuses.

Vous avancez distrait par ces beautés, quand tout à coup, à gauche, une humble chapelle flanquée de son vieux clocher, vous fait tourner la tête et vous sourit avec sa façade blanche-rose.

Devant la chapelle se dresse une grande et modeste croix en bois.

Voyageur, qui tout à l'heure allez franchir les gouffres dangereux et fantastiques des Diablerets, qui que vous soyez, arrêtez-vous, découvrez votre front et dites la prière si belle que récitent les paysans de l'endroit en passant devant la croix : « O Sauveur du monde, nous vous adorons et vous bénissons de nous avoir rachetés en mourant sur la croix ». Elle est écrite sur le bois sacré en grandes lettres rouges.

Alors vous verrez en face de vous un vieillard aux jambes grêles, aux mains tremblantes, qui vous sourira à vous

attendrir, assis sur le banc de pierre devant sa maison.

Oh ! ne passez pas sans lui adresser la parole, il est si content maintenant, le bon vieux, il vous a vu prier devant la croix !

« Bonjour ! Bon...jour ! Monsieur, vous dira-t-il de sa petite voix cassée qui siffle entre ses dents branlantes. Puis aussitôt ce sera toute une kyrielle de questions, car, il faut le dire, il est un peu curieux !... Que voulez-vous quand on est le jour durant cloué sur un banc!...

« Vous venez, sans doute, de bien loin et.... »

Mais si le soleil se penche sur l'horizon, voyageur, il faut partir. De longues heures vous séparent des Diablerets et il n'est pas bon de se trouver, la nuit, dans ces lieux.

Pendant, si vous en avez le loisir, asseyez-vous. Ce vieillard vous intéressera. Il est si bon, et ses histoires sont si tragiques !...

Ecoutez celle qu'il racontait, un jour, à un voyageur, à celui même qui écrit ces lignes.

« Oui, Monsieur, aussi vrai que nous sommes ici, là, devant cette maison, fit-il, en levant sa canne noueuse, il s'est passé une chose terrible, il y a de cela 82 ans.

Trente ans après l'affaire, on en parlait encore avec des frissons, dans le village, et les petits enfants se cachaient dans les robes des mamans au seul nom du vieux président Mathurin.

« Mathurin du Château », comme on l'appelait alors, après une jeunesse « un peu gaie » avait eu la bonne fortune de rencontrer sur sa route une âme vertueuse et dévouée à qui il donna son cœur et sa main.

Quelques années après leur union deux charmants enfants faisaient le charme du foyer. Ils vivaient heureux, lorsqu'un jour, le ciel, jusque-là sans nuage, de leur union conjugale, s'assombrit tout à coup.

C'était un dimanche. Dès l'aube la jument de Mathurin piaffait devant la maison attendant son maître.

Comme l'on se rendait à la messe, Mathurin monta en selle et, sans dire un mot à sa femme, partit. On ne le vit pas à l'église, ce jour-là. Où passa-t-il la journée ? Mystère !

Toujours est-il que, de retour à la nuit noire, Mathurin parut plus sombre qu'à l'ordinaire. Sa compagne en eut un frisson au cœur, mais n'en laissa rien paraître.

A partir de ce jour tout devint triste à la maison. Au repas du soir si gai d'ordinaire, le silence n'était plus troublé que par les sorties mutines des enfants. Le père était devenu d'un laconisme glacial et ses réponses tranchantes allaient droit au cœur de sa femme. Elle, pourtant, était d'une vertu irréprochable, dévouée et bonne comme jamais mère ne le fut !...

Ces peines-là, voyez-vous, on n'y résiste pas. Aussi la pauvre femme devenait-elle de jour en jour plus pâle. Sa figure douce et fraîche se fanait comme sous un souffle empoisonné.

Il ne lui restait plus qu'une consolation : ses enfants. Dans leur tendresse expansive et joyeuse elle se dédommageait des froideurs inexplicables de son mari. Cet état dura deux mortelles années.

Ici le vieillard s'arrêta tout ému. Ce que je vais vous dire Monsieur, reprit-il en soupirant, me serre le cœur.

On était à la fin d'octobre, au soir d'une journée pluvieuse et froide. Un épais brouillard planait au-dessus du village silencieux et l'enveloppait de ténèbres.

Si vous eussiez pénétré là, par cette porte qui donne sur l'escalier en face de nous, vous auriez reculé de frayeur et vous auriez dit : « Cet homme est fou ou il médite un crime ! »

Echevelé, les yeux farouches, Mathurin marchait à grands pas dans sa chambre, allant et venant de sa table ronde à la paroi de gauche où pendait un tableau rehaussé d'un beau cadre de velours vert.

Cette « figure » qui lui souriait toujours semblait, ce

jour-là, avoir pour lui un air menaçant.

A la même heure, là-haut., dans la montagne, à 2 heures d'ici une autre scène se passait.

Une jeune mère, les mains jointes, priait avec ses deux enfants agenouillés sur le foyer où pétillait un grand feu.

L'innocence des enfants, les lueurs rouges des flammes tremblant sur les parois blanches, les traits pâles de la mère au dehors, le vent faisant rage et la bourrasque fouettant les vitres, tout cela donnait à cette scène quelque chose de poignant et de lugubre !... Je ne sais pourquoi les enfants d'ordinaire si gais étaient silencieux et mornes. Quand ils eurent prié, ils regardaient, avec de grands yeux étonnés la « maman » qui demeura longtemps encore à genoux, les yeux au ciel...

Pauvres petits, regardez bien votre mère, bientôt vous ne la verrez plus !...

Les deux enfants dormaient en paix ! Inquiète, la mère venait à peine de fermer sa paupière fatiguée, quand soudain un grincement de porte se fit entendre !... Une forme humaine se dessina contre le mur à demi-éclairé par les tisons qui s'éteignaient sur le foyer et monta l'escalier de la chambre haute...

Ces pas résonnèrent dans l'ombre... et... en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la jeune femme se sentit saisir à la gorge par une main de fer.

Elle ne put articuler aucun son... Mais une lutte terrible s'engagea. La vie est si tenace, même dans le corps le plus frêle !...

Les enfants éperdus ont compris qu'on veut faire du mal à « maman ». Trop faibles pour résister, ils pleurent, ils crient, ils se sauvent... et plus tard ils sauront dire que ce soir-là, devant le « chalet », ils ont reconnu la grande juquette rouge de « papa ».

La pauvre femme se débat en vain sous la cruelle étreinte

qui l'étouffe ; le monstre ne desserre la main que lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne tient plus qu'un cadavre...

(A suivre)